

# POULX



Un village à découvrir





À 180 mètres d'altitude, sur les premiers contreforts du plateau qui sépare Nîmes d'Uzès, Poulx offre des vues magnifiques sur les paysages de la plaine et des Costières d'un côté, sur le Mont Ventoux, les Alpilles et le Lubéron de l'autre, mais aussi sur les Cévennes. La commune a passé en deux générations du statut de petit village un peu perdu dans les garrigues, dont on «descendait en bariotte» (où l'électricité est arrivée en 1939 et l'eau au début des années 1960), à celui de bourg résidentiel, de «campagne proche de la ville».

Les mazets des «rachalans» ont laissé place aux villas, qui se sont installées progressivement autour du vieux village en grignotant la garrigue, sur une quinzaine de km<sup>2</sup>. La densité de 320/330 habitants au km<sup>2</sup>, correspond cependant à une urbanisation aérée, où la verdure conserve une place remarquable. Poulx est suffisamment en retrait par rapport aux grands flux touristiques (Pont du Gard, Nîmes) pour bénéficier d'un calme appréciable, mais se trouve près des grandes voies de communication (Autoroute A9 / TGV), qui facilitent les déplacements professionnels ou de loisir.



*Vue du vieux village  
depuis le rebord  
du Plateau de Mandre*

# LA COMMUNE EN QUELQUES CHIFFRES

Grâce aux statistiques de l'Insee, disponibles sur le Web ([www.statistiques-locales.insee.fr/](http://www.statistiques-locales.insee.fr/)) il est aisé de se faire une idée du profil démographique et sociologique du village, autour de quelques chiffres-clés. Ces données sont de date plus ou moins récente, selon leur degré d'actualisation sur le site officiel.

## ■ DONNÉES DÉMOGRAPHIQUES

### Population

Les Poulxoises(es)

3857 habitants au recensement de 2014 (4045 en 2011, selon l'INSEE, soit 1470 ménages).

### Evolution démographique

Poulx s'est considérablement transformé au cours des soixante dernières années, en devenant, à partir d'un petit village de moins de 200 habitants perdu au milieu des garrigues, une zone résidentielle, où s'est installée une population travaillant majoritairement dans l'agglomération, proche de Nîmes ou jusqu'à Montpellier (distante de 50 km). Parmi les employeurs principaux : le C.H.U. de Nîmes, la SNCF...

En trente ans, entre 1982 et 2009, la population a connu une croissance de 560% ; ce mouvement commence à s'inverser comme le montre le recensement de 2014.

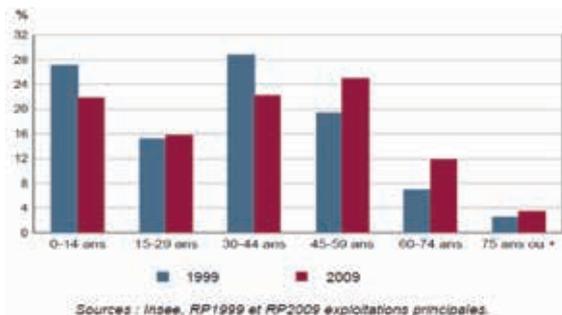
Le nombre de logements sur la commune est de 1558 en 2014. Ces logements se composent de 1474 résidences principales, 84 résidences secondaires (moins de 5%). 84% des ménages étaient propriétaires en 2009. Les logements de 5 pièces et plus constituaient la grande majorité (64,4%).

Quelques chiffres significatifs (issus du dernier recensement datant de 2009 – seuls les éléments déjà disponibles pour 2014 sont ajoutés) :

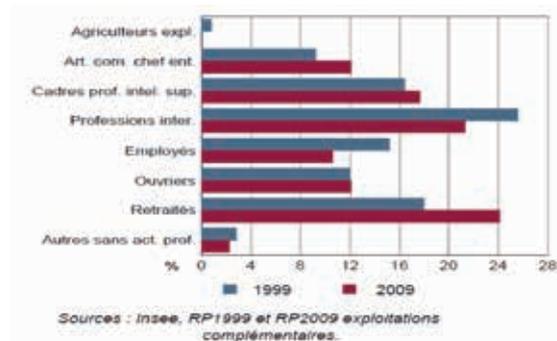
	1968	1975	1982	1990	1999	2009	2014
Population	190	382	723	1630	3151	4054	3857
Densité moyenne (hab/km2)	16,0	32,1	60,8	137,0	264,8	340,7	324,1

La diminution récente de la population est due à de multiples facteurs, parmi lesquels figurent, entre autres, le départ des unités et organismes militaires proches, ou la migration imposée aux jeunes par les études ou le marché du travail. Le déficit sera sans doute rééquilibré par l'arrivée de nouveaux habitants, suite aux programmes immobiliers en cours.

### Répartition par âge



### Répartition par catégorie socio-professionnelle



Les 65 ans et + représentent environ 10%, un taux inférieur à la moyenne nationale. Le taux de retraités avoisine cependant les 24%.

## Données économiques : Nombre d'entreprises et de commerces

Poulx est actuellement une commune «semi-rurale», dont une grande partie de la population est composée de citadins «venus se mettre au vert», pour profiter du paysage, du cadre préservé et des loisirs souvent sportifs, tout en continuant une vie professionnelle urbaine.

Cet environnement explique l'absence de zone d'activités économiques, qu'elles soient commerciales, artisanales ou industrielles ; elles se sont concentrées dans la plaine, à proximité des voies de communication (autoroute A9), dans des agglomérations plus importantes comme Marguerittes.

En dehors d'une unité de fabrication industrielle de pain, le village compte essentiellement des artisans ou des auto-entrepreneurs.

	Nombre	%	dont % Temps Partiel	dont % Femmes
<b>Ensemble</b>	1 825	100,0	18,1	47,1
Salariés	1 529	83,8	20,1	50,1
Non-salariés	296	16,2	7,9	32,0

Source : Insee, RP2011 exploitation principale

L'activité agricole a quasiment disparu avec la retraite ou le départ des derniers exploitants. Depuis 2009, il n'y a plus d'agriculteur exploitant déclaré sur le village (ils étaient encore 4 en 2006). Cette évolution transforme un paysage jadis cultivé (le XIXe siècle représente à cet égard le temps fort de l'exploitation du milieu) et régulièrement entretenu par les troupeaux, en vastes friches, reconquises progressivement par la végétation. Le témoin le plus évident de cette évolution est le plateau de Mandre, sur lequel on peut encore voir les dernières traces de culture au milieu de zones ensauvagées.

Selon le dossier présenté par l'Express en janvier 2015, Poulx est la 4<sup>ème</sup> commune du Gard en termes de revenus par habitant, après Villeneuve lès Avignon, Langlade et Nages, une position qui n'a rien d'étonnant pour un village considéré comme résidentiel.

Le taux de chômage était de 8,4% en 2011 (9,8% pour l'ensemble du pays à cette date).

La grande majorité des actifs Poulxois occupe un emploi salarié.

La part de la population active est stable sur ces dernières années (autour de 70%) ; parmi les «inactifs», la part des retraités et pré-retraités est passée de 6,8 à 9,9% (progression de 46%).

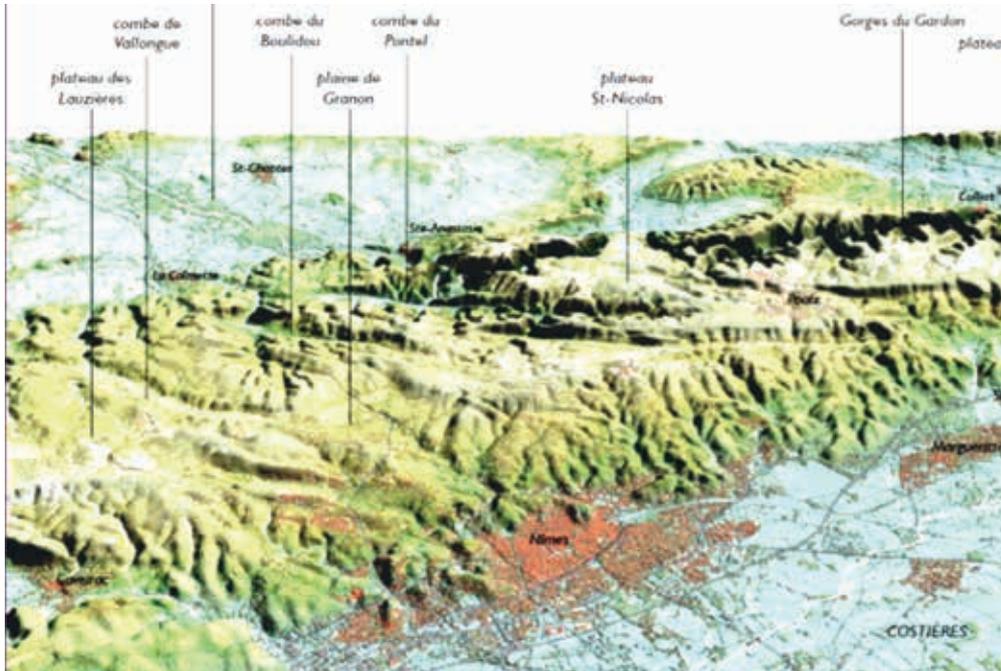
## LE MILIEU NATUREL



*Vue de Poulx dans son écrin de végétation, depuis la route de Cabrières*

## ■ ENVIRONNEMENT

À 10 km au nord nord-est de Nîmes, sur le plateau séparant la plaine des gorges du Gardon, Poulx se trouve à proximité de sites touristiques fameux (le Pont du Gard, la ville de Nîmes et ses monuments romains, Uzès, premier duché de France, avec son ensemble d'hôtels particuliers 17e/18e siècle), sans profiter vraiment de ce voisinage sur le plan économique.



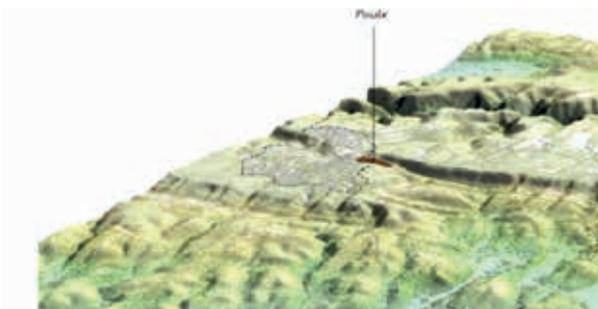
Altitude  
moyenne :  
170/180 m

Superficie :  
1190 ha

Coordonnées :  
43°54'41" Nord  
4°25'27" Est

Le terrain consiste en un massif calcaire (Crétacé inférieur, très pur et blanc, sur 200-300m d'épaisseur). Le relief est constitué de plateaux coupés de combes et peuplés de chênes verts, d'arbousiers, de buis et de filaires. Le sol est argilo-calcaire, teinté par endroits par l'oxyde de fer, avec une alternance de calcaires durs et de marnes. Cette roche a pour origine l'accumulation, pendant des millions d'années, de couches sédimentaires déposées par la mer qui recouvrait toute cette région. Sur les points hauts, la roche est pratiquement apparente, seules les petites vallées possèdent une couche de terre végétale. Plus au Nord, à proximité du Gardon, de grandes falaises gris clair surplombent la rivière et servent de refuge aux rapaces. Le vieux village (tache brun foncé sur la carte ci-dessous) est regroupé autour de l'église, sur l'éperon rocheux qui marque l'extrémité du plateau et domine le «Val d'Abondance». L'expansion s'est faite en trente ans vers l'ouest, le sud et le nord, multipliant la population par six et couvrant la garrigue de villas.

*Vers Uzès*



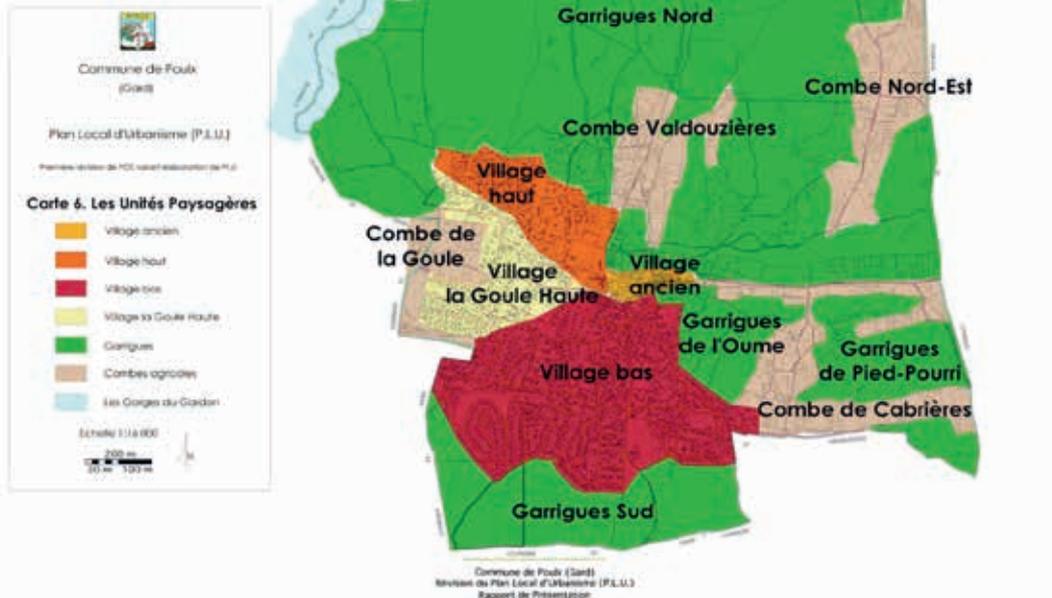
*Gorges du Gardon*

*Val d'Abondance vers Cabrières*

Le paysage actuel, en dehors des zones bâties, est très peu cultivé : il reste quelques vignes (5 hectares) et olivettes, surtout le long des voies de communication (route de Cabrières, route de Mandre). Cet «ensauvagement» résulte de la cessation des activités agricoles : cistes, arbousiers, buis, chênes verts et kermès recolonisent les anciennes terres. La repousse rapide des espèces buissonnantes était jadis mieux contrôlée par les moutons et chèvres. La présence, ces dernières années, d'un troupeau sur le territoire renoue avec ces anciennes pratiques qui offrent la meilleure protection contre le risque d'incendie.

Les 1190 hectares, de la commune présentent une grande homogénéité du cadre naturel : le village est entouré de garrigues, alternant avec quatre combes cultivables (vers Cabrières et Uzès, et sur le plateau).

LES PAYSAGES DE POULX  
(extrait du P.L.U.  
en vigueur en 2012)





Cette vue vers l'est, près de la route de Cabrières (dans le «Val d'Abondance»), illustre l'existence de quelques îlots de cultures résiduelles (olivier, vigne) au milieu de la végétation dominante de chênes verts, pins et arbustes. L'ensemble des terres agricoles s'élève à quelque 50 hectares, dont une bonne part sont maintenant en friche. Jusqu'à peu, les cultures maraîchères (en particulier sur le plateau de Mandre) étaient une réalité vivante ; l'arrêt récent de cette production a signifié la fin de toute activité agricole dans le village.

## ■ CLIMAT

Il est typiquement méditerranéen (étés secs, printemps et automne arrosés, hivers doux) mais un peu plus arrosé que la moyenne.

L'ensoleillement moyen est de 2624 heures /an. Les durées «d'insolation continue» peuvent atteindre 2 mois : le ciel n'est totalement couvert que 36 jours par an. Le vent de secteur Nord (Mistral) ou Nord nord-ouest est assez fréquent et peut être violent (80-100km/h ; 140 km/h début 2015) ; pour la ville de Nîmes, par exemple, il y a 68 jours par an de «vents violents» (> 57 km/h).

L'automne est la saison la plus humide, marquée souvent par des phénomènes extrêmes (les «épisodes cévenols» : accumulation des nuages d'orage sur les premiers reliefs, donnant lieu à des chutes d'eau considérables - l'équivalent de la moitié de la lame d'eau annuelle en quelques heures) ; l'année 2014 en a connu une dizaine entre septembre et décembre. Les rivières à sec, à la manière des oueds, se transforment en torrents dévastateurs et peuvent causer des inondations catastrophiques, dont l'exemple le plus connu est celle de la ville de Nîmes en octobre 1988.

Mois	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Année
	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Moyenne annuelle
Températures moyennes (année 2007) °C	5,7	6,8	10,1	13	16,8	20,8	23,6	22,9	19,7	14,6	9,8	6,5	14,2
Précipitations (hauteur moyenne en mm, période 1971-2000)	78	59	53	64	61	48	28	57	78	139	64	65	794

Chiffres pour 2015 :  
2599 h d'ensoleillement  
(moyenne nationale : 1819)  
606 mm de pluie  
(831 en 2012,  
495 mm en 2011)

La neige est rare et ne tient qu'inhabituellement plusieurs jours de suite. Des épisodes spectaculaires peuvent se produire cependant, comme ce fut le cas à deux reprises (début janvier et début mars) en 2009, avec des hauteurs jusqu'à 40 cm. Le gel, en revanche, n'est pas exceptionnel et empêche la pérennité d'une flore du type «Côte d'Azur» ; ainsi, 1956 fut une année particulièrement difficile avec des températures à -17°, fatales à beaucoup d'oliviers. La fin du XVIIIe et le XVIIIe siècle ont connu de terribles hivers, fatals aux vignes et aux oliviers. En 2013 la température est descendue à -4°, en 2012 à -7,3° pendant un mois de février qui a connu une vague de froid de deux semaines, privant d'eau une partie de la population.

## ■ VÉGÉTATION : Poulx, «capitale de la garrigue»

Le milieu naturel prédominant est cette formation végétale dégradée qu'on appelle la garrigue, et qui est au terrain calcaire ce que le maquis est aux sols granitiques. Elle recouvre collines et plateaux de la Provence au Canigou. L'étymologie la plus couramment alléguée est le mot celte «garric» désignant l'arbre du rocher, le chêne vert, sans doute l'espèce la plus fréquente, qui donne pour toute l'année la couleur caractéristique, vert/gris, de notre environnement.



*Garrigue à chêne vert et pin d'Alep sur le Plateau de Mandre*

La garrigue est le vestige, après plus de deux millénaires d'exploitation (par le pastoralisme, la polyculture de subsistance, la fabrication du charbon de bois utilisé par la verrerie), de l'antique forêt méditerranéenne constituée à l'origine de peuplements de chênes verts, hêtres et pins.

Il s'agit d'une végétation xérophile, de basse taille, avec des lambeaux de forêts de chênes verts et pins.

La plupart des espèces sont à feuillage permanent : chêne kermès, yeuse ou chêne vert, buis, pin d'Alep, filaires, arbousiers, sumacs, pistachiers, genévriers, cades...

La garrigue n'est pas un milieu uniforme : elle va du fourré épais et impénétrable, fait d'arbustes et de lianes (la salsepareille avec ses piquants) jusqu'à la pelouse sèche, faite d'herbe rase et de

rochers apparents (sur le plateau de Mandre ou sur la colline au sud-est du village, après le passage des incendies). La couverture de terre végétale est très mince par endroits et les grands arbres sont rares : le grand chêne - dont les vestiges

jouxtent la commune du côté du terrain militaire de la route d'Uzès - n'en était que plus remarquable ; les dommages collatéraux de l'urbanisation ont eu raison de ce géant de huit siècles. Il reste quelques pins (le plus répandu est le pin d'Alep), de grande taille (en particulier à l'«aven du pin», dans le secteur de Jonqueyrolles). Le micocoulier est très courant, et l'on rencontre des spécimens anciens et majestueux.

Du mois de mars au mois de mai, la garrigue offre une exceptionnelle palette florale : narcisse des poètes, iris, muscari, aphyllante, ciste cotonneux, genêts, glaieul d'Illyrie, asphodèle, et de nombreuses espèces d'orchidées sauvages. Parmi ces dernières, la *Barlia Robertiana* est omniprésente et prolifère dès la fin février, mais de nombreuses autres espèces méditerranéennes, parfois rares, peuvent être admirées au cours des deux mois suivants (orchis pourpre, ophrys araignée, ophrys abeille, ophrys frelon, ophrys bécasse, céphalanthère pourpre, *serapias lingua*, orchis bouc...). On n'oubliera pas, bien qu'elles soient plus discrètes, les plantes odorantes : rue d'Alep, thym, sarriette, romarin...



*Barlia Robertiana*  
Très fréquente (mars)  
Qui peut atteindre 30 /40 cm



*Ophrys bécasse*  
(*Ophrys scolopax*)



«Orchis bouc»  
(*Himantoglossum hircinum*)  
Discret, mais aux effluves puissants...

La faune est abondante, mais la diversité des espèces est moins remarquable que dans les zones plus tempérées du centre ou du nord du pays. Les animaux et les plantes doivent en effet s'adapter à un espace à des conditions rigoureuses

(relief tourmenté, sécheresse et chaleur pendant de longs mois, hivers parfois rigoureux, pénurie de nourriture pour les cervidés). Reptiles, insectes et oiseaux sont dominants, les mammifères étant représentés essentiellement par le sanglier, proliférant, et par des petits prédateurs (renards, mustélidés) ou des rongeurs; le lièvre est présent, le lapin en cours de réintroduction. Avec beaucoup de chance, on peut voir des castors dans le Gardon. Le paysage est favorable aux chauve-souris dont une vingtaine d'espèces (sur les 33 existant en France) squatte les grottes ou les ruines. Les oiseaux sont d'une grande variété, avec quelques espèces très menacées à protéger absolument, autour des Gorges du Gardon (aigle de Bonelli, vautour percnoptère, hibou grand-duc).

Les reptiles sont discrets mais très présents : couleuvres (de Montpellier, d'Esculape, à collier ou à échelons, qui fréquentent nos jardins ou les grands espaces, et sont très utiles – donc à protéger), grand lézard vert ou lézard ocellé... Les tortues sont de plus en plus rares : la tortue d'Hermann qui peut vivre cent ans était autrefois typique de la garrigue, mais elle a quasiment disparu, chassée par l'incendie, l'urbanisation. A priori, il n'y a pas de vipères (la vipère aspic se trouve plus au nord, sur le plateau de l'aérodrome d'Uzès), car l'espèce figure au menu de la couleuvre de Montpellier. Le recensement des espèces pour le dossier de labellisation des Gorges du Gardon fait néanmoins état de la présence d'individus isolés.

Autre sujet d'étonnement, sinon d'agacement, les innombrables insectes et arthropodes, parmi lesquels les petits scorpions noirs (*Euscorpis flavicaudis*) impressionnent toujours les nouveaux venus, malgré leur caractère inoffensif. Les papillons sont parfois spectaculaires : diane, machaon, vulcain, apollon ou jason sont les plus colorés.



*Inquiétant, certes, mais presque inoffensif, le scorpion noir*



*Une couleuvre à échelons dans un jardin poulxois en mai 2012*



*Le machaon ou porte-queue, parure du mois de juin*

Poulx fait partie du Syndicat Mixte des Gorges du Gardon, qui regroupe 12 communes et appartient au réseau des «grands sites de France», label obtenu en 2004. Il s'agit d'une zone protégée remarquable, d'environ 7000 hectares, en pleine évolution (le processus visant la création d'un Parc Naturel Régional est en cours) ; le 9 juin 2015, elle a été classée comme 14e Réserve de biosphère française par l'UNESCO. La commune de Poulx n'est limitrophe de la rivière que sur une petite distance, quelques centaines de mètres dans le secteur de la fontaine de Jonqueyrolles, mais son espace naturel se trouve pour une grande part dans le périmètre du site.



*Les gorges  
du Gardon  
à La Baume  
en décembre*

La combe de La Baume est le débouché naturel de Poulx sur le Gardon, mais ne se trouve pas sur le territoire de la commune ; avec sa descente en lacets et la découverte progressive des anciens moulins ou de la chapelle dans la falaise sur la rive gauche, elle fait partie des plus belles perspectives des Gorges.

L'endroit idéal pour prendre connaissance de la richesse humaine et naturelle de ce territoire est la **Maison du Grand Site**, 2 rue de la pente, à Russan (Sainte-Anastasie). Le Syndicat organise de multiples animations et visites de découverte.



*L'ermitage*



Ce méandre de la Baume est un lieu intéressant à plus d'un titre. C'est dans les lacets de la route qui descend vers le Gardon que Clouzot a tourné son film *Le Salaire de la peur* (1953) avec Yves Montand, Charles Vanel... et l'on peut encore admirer l'endroit précis de l'épisode du parapet en bois, quand le camion recule sur le précipice. D'autres scènes (celle de l'oasis) ont été faites dans la bamboueraie d'Anduze tandis que le final tragique se déroule sur la route de Cabrières à Collias. Par ailleurs, il y avait, sur la rive droite, un hôtel assez connu, dont les ruines ont été réhabilitées par le Département.

## ■ HISTOIRE D'EAU... ET DE FEU

Les risques naturels majeurs de nos contrées sont les inondations et les feux de forêt. Poulx, par sa position, échappe en grande partie au premier (même si des pluies diluviennes, comme en automne 2014, causent des ravages dans la voirie et les caves) ; en revanche, tous les éléments sont réunis pour une surexposition au second.

Le milieu naturel qui fait l'originalité des paysages poulxois est très fragile. La sécheresse estivale, les jours de mistral nombreux et le caractère même de la végétation, le rendent extrêmement sensible au feu, qui n'est pas seulement le fléau des pinèdes. Des incendies dévastent régulièrement des centaines d'hectares de garrigue, et Poulx a souvent eu très chaud (incendies de 1976, 1979, 1982 ; en 1989, près de 900 hectares partent en flammes ; 1994, avec un départ à la décharge du plateau de Mandre; le plus récent, en 2004, a vu 600 hectares détruits entre Poulx et Marguerittes).



*L'interpénétration étroite entre habitat et garrigue apparaît bien sur cette photo aérienne*

éteint et négligemment abandonné peut déclencher une catastrophe. La fermeture du milieu par la cessation des cultures et du pacage, l'interpénétration de l'habitat et de la forêt/garrigue (dont Poulx offre un exemple parfait comme on peut le voir sur le cliché ci-dessus), font du village une zone des plus vulnérables.

Avec le vent, un départ de feu se change vite en une véritable vague déferlante, avançant à une vitesse insoupçonnable. Les DFCI (pistes de Défense de la Forêt Contre l'Incendie) et les réservoirs verts implantés en plusieurs endroits autour du village (ancienne décharge du plateau de Mandre, route de la Baume, etc.) sont là pour nous le rappeler, comme le ballet fréquent des Canadiens, qui survolent le village vers les Cévennes, après avoir fait le plein sur le Rhône.

Mais la protection contre le feu est l'affaire de tout un chacun : les réglementations communales sur l'interdiction de brûler les végétaux pendant une grande partie de l'année et sur le débroussaillage obligatoire autour des habitations vont dans ce sens ; les promeneurs, de plus en plus abondants, et les automobilistes ne doivent pas oublier qu'un mégot mal

## ■ «À POULX, MÊME LES SERPENTS MEURENT DE SOIF»...

Le principal problème de Poulx, dans les siècles précédents, était l'approvisionnement en eau. Le relief du plateau est de type «karstique» (le terme karst désigne un paysage tourmenté, un réseau hydrographique essentiellement souterrain et un sous-sol creusé de nombreuses cavités : reliefs ruiniformes, pertes et résurgences de cours d'eau, grottes et gouffres) ; c'est ainsi que le territoire de Poulx comporte plusieurs avens (l'aven de Mandre, l'aven du Pin, malheureusement pollués par des hydrocarbures, parce qu'ils étaient utilisés comme dépotoir frauduleux de ces résidus encombrants...) Le régime pluvial – de grosses quantités d'eau en peu de temps, à des périodes parfois séparées par une longue durée - se combine à la nature du sol pour créer les conditions de la pénurie. L'eau de pluie se perd dans les roches jusqu'à ce qu'elle rencontre des couches argileuses imperméables. Pour trouver cette eau souterraine, cachée dans des avens et des poches, il faut déployer une grande énergie : sur le plateau de Mandre, des forages ont découvert la nappe à plus de cent mètres de profondeur. Poulx ne peut pendant des siècles profiter de l'eau qui existe en abondance dans la plaine, dans les nappes du Gardon et du Rhône.

Avant l'arrivée de l'eau courante, ce sont des citernes (une trentaine ont été répertoriées, maintenant comblées ou changées en cave, hangar ou piscine) qui recueillent pour chaque foyer l'eau de pluie, employée surtout pour l'arrosage et les bêtes. Pour donner une idée, l'une de celles qui subsistent et sert pour arroser un jardin, contient 21 m<sup>3</sup> d'eau, ce qui assure avec une consommation minime de 200 litres par jour et personne, une centaine de jours d'autonomie...

Les travaux d'adduction et la création de points d'eau publics se déroulent entre 1898 et 1902. Trois endroits distribuent le précieux liquide : dans le «Val de Cabannes» traversé par l'actuelle route vers Uzès, dans un point bas où l'eau de pluie est retenue par le sol argileux, est installé le Puits Vieux, avec sa pompe fonctionnant grâce à une éolienne (une «pouzarenque», installée au début du siècle, remplacée ensuite par une pompe à moteur), qui permet de pousser l'eau par une conduite en fonte de 80 cm jusqu'au réservoir face à la Rue du Pont, au niveau de l'actuel atelier technique de la municipalité (présence d'une plaque avec l'inscription 1898). Le forage est à une profondeur de 11 mètres, le plan d'eau à 5 mètres de hauteur. La base, un parallélépipède, est coiffée d'une coupole en gros blocs.

Ce dispositif alimente à son tour, par gravité, quatre points – dont trois fontaines de marque «Peytavit» (modèle «Economique») dans le village : le «quichet (ou guichet)», robinet qui est scellé dans une construction de pierres cylindrique avec un réverbère de cuivre (la principale se situait Place de l'Oratoire, au calvaire ; elle a été déplacée au Monument aux Morts). Une borne-fontaine existait à l'angle de la Rue Basse et de la Rue de la République, et par un repiquage sur la conduite, deux autres bornes étaient alimentées (angle rue de l'Eglise/Rue du Four, place de l'Hôtel de Ville, à

droite de la mairie). Tout cela a disparu, et il ne subsiste que l'installation du Puits Vieux, impasse du Moulin à Vent. L'approvisionnement du village dépend du remplissage du premier réservoir, ce qui n'est pas toujours garanti. Le garde-champêtre avait la responsabilité de l'ouverture des vannes quelques heures par jour. Les fontaines ont été fermées tour à tour, à l'exception du «guichet», ouvert pendant une demi-heure par jour, vers midi, avec possibilité de tirer deux arrosoirs par maison.

## ■ LES LIEUX MARQUANTS DE L'HISTOIRE DE L'EAU À POULX

**La place de l'Oratoire**  
*centre du dispositif*



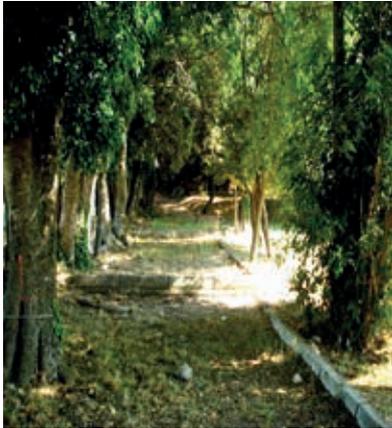
**La fontaine du square Charles Bails** déplacée depuis la Place de l'Oratoire



**Les vestiges du Puits Vieux,**  
*impasse du Vieux Moulin, avec au fond, le dôme en pierres qui abrite encore le mécanisme de la pompe*



Le deuxième fournisseur d'eau consistait en un fossé, le long de la route de Nîmes, prolongé par un caniveau et un bassin au bas de la rue Coste d'Eouze (filtrage par gravier et charbon de bois), pour finir dans un réservoir enterré au coin de la rue du Pont et de la rue de la République. Une pompe à main permettait de puiser le liquide dans deux abreuvoirs à chevaux. Un troisième puits se trouvait au lieu baptisé «Le Bon Puits», réputé pour sa fraîcheur : l'eau y était récupérée par un seau attaché à une chaîne commandée par une manivelle. On peut en voir encore les traces près de l'ancien jeu de boules.



*Le site du «bon puits» aujourd'hui*



*Le château d'eau devenu support d'antennes et de graffitis..*

Ne survivent de tout ce temps, que peu de vestiges matériels de ce que pouvait être la vie quotidienne dans une communauté qui pratiquait l'élevage et la polyculture de subsistance, de cette économie typique dont on rencontre parfois la trace avec une capitelle (cabane en pierres sèches, équivalent des «bories» provençales, qui servait d'abri et de stockage d'outils), écroulée au milieu des buissons. Poulx est bien moins riche à cet égard que Blauzac (le circuit des capitelles de la Librotte) ou Marguerittes (le site de la Combe des Bourguignons), même si le contexte ne devait pas être différent de celui de ces localités ; on voit encore une capitelle en bon état dans une olivette le long du Chemin Blanc, bien cachée ; elle est l'une des rares que l'on peut encore identifier sur le territoire de Poulx.



*Une capitelle  
enfouie dans la végétation*



*Une capitelle a été reconstruite face au parking de la Salle des  
Fêtes pour rappeler ce passé agropastoral*

Dans les années 50-60, le développement du village est sérieusement handicapé par cette pénurie d'eau, due à la situation topographique, sur un éperon rocheux, et difficilement compatible avec les exigences de confort modernes ; la moitié des maisons se retrouve vide ou en ruines. La population tombe à moins de 200 âmes, et d'ailleurs, l'installation à Poulx de nouvelles familles n'est guère appréciée, car elles sont vite qualifiées d'«étrangers voleurs d'eau» ! Les photos en noir et blanc illustrant la partie historique de ce dossier correspondent à cette période où Poulx semble avoir atteint la limite inférieure de ses possibilités de développement.

Trois essais dans le village, dans la pinède, puis à la limite du village vers La Baume et enfin route de Cabrières, se sont révélés insuffisants. En 1964, l'eau arrive enfin. Poulx dépend d'abord du forage de Marguerittes avec stockage dans le château d'eau de la pinède d'une capacité de 35 m<sup>3</sup>. En 1978, la commune a son propre forage sur un terrain acheté à Marguerittes au bord de l'autoroute ; le château d'eau, de contenance trop réduite pour l'expansion rapide de l'agglomération (avec la présence fréquente d'arrosages automatiques et de piscines) est abandonné en 1980, pour deux réservoirs enterrés de 1000 m<sup>3</sup> chacun.



*Vue aérienne de Poux quand il n'y avait que le vieux village*

## ■ HISTOIRE DE POULX ET DE SA CAMPAGNE

Les rives du Gardon et leurs environs conservent quelques traces d'occupation pendant le Paléolithique : chasseurs et cueilleurs, les hommes se sont réfugiés dans les grottes (à Vers, à La Calmette), qu'ils ont parfois décorées de peintures, comme à Collias (dans la Grotte de La Baume Latrone avec ses mammouths). Lorsque nos ancêtres se sédentarisent, commençant à cultiver des plantes et à pratiquer l'élevage, les collines de l'actuelle garrigue ne présentent guère d'intérêt, même s'il ne faut pas oublier la différence du climat, moins chaud et sec qu'aujourd'hui : les sites néolithiques sont surtout en plaine (Manduel, Vergèze). La situation de l'actuel village de Poulx est en marge des secteurs habités ; on s'installe là où est l'eau. Les traces les plus anciennes trouvées à proximité l'ont été près du territoire de Marguerittes (3000-2500 avant J.C.) et concernent le néolithique final. Mais l'homme est discret dans le paysage. La densité de populations du néolithique est estimée à 20 habitants au km<sup>2</sup> dans les endroits les plus favorisés (122 pour le Gard actuellement, 15 pour la Lozère).

C'est l'époque de la grande forêt mixte de chênes verts et de chênes blancs qui couvre entièrement l'espace aujourd'hui occupé par les garrigues. Cette forêt représente un apport alimentaire non négligeable, complétant les céréales et les troupeaux de moutons, chèvres ou porcs (chasse, ramassage de fruits, d'escargots). Un climat plus humide qu'à notre époque permet une lente extension des cultures de la plaine vers les collines. L'arrivée du cuivre, puis du bronze ne bouleverse pas la donne : la zone reste «hors du temps», alors que s'épanouissent autour de la Méditerranée et en Asie les premières grandes cultures urbaines (Mésopotamie, Egypte, Crète...). Toutes ces activités humaines ne laissent que peu de vestiges sur le territoire de Poulx (deux stations néolithiques ou protohistoriques, l'une du côté de Jonqueyrolles et l'autre à Lalande et Valconière) mais c'est l'époque où, ailleurs en Languedoc, règne la «civilisation mégalithique», qui a laissé un témoignage en bordure de l'aérodrome de Courbessac, tout près de la nationale, avec un menhir de plusieurs mètres, et plusieurs autres à Collias.

Avec l'âge de fer et la deuxième moitié du premier millénaire avant J.C., les indices se multiplient. Très proche de Poulx se trouve, en effet, l'*oppidum* de Roquecourbe, sur une colline de 190 mètres d'altitude qui est maintenant entièrement clôturée (propriété privée).



*La colline de Roquecourbe, au sud-est du village, où était installé un oppidum surplombant la plaine.*

Il a fait l'objet d'une campagne de fouilles en 1968 et 1969. Il est le témoignage d'une civilisation agro-pastorale qui accroche ses habitats au rebord des plateaux dominant la plaine littorale, où passent les grandes voies naturelles de communication (le pays nîmois est un carrefour nord/sud et est/ouest). Ainsi, Roquecourbe est occupé dès le VI<sup>e</sup> siècle, et témoigne de la vitalité des échanges commerciaux de l'époque, par des restes de céramiques étrusques (la civilisation occupant la Toscane a été la première à exploiter le territoire languedocien, les Phéniciens restant plutôt en bord de mer et plus au sud, en Espagne). On a découvert par exemple des fragments d'amphores et un tesson de *bucchero nero*, poterie typique des Etrusques du VII<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle. Après la défaite des Etrusques et des Phéniciens dans la bataille d'Alalia (Corse, 540 avant J.C.), ils cèdent la place aux Grecs. L'influence grecque, essaimant de Marseille fondée au VI<sup>e</sup> siècle, prend le relais et introduit des denrées inconnues comme l'huile d'olive et le vin. L'habitat retrouvé à Roquecourbe est d'abord en matériau périssable (cabanes dont le fond est entaillé dans le rocher, avec un sol en terre battue établi sur un remblai et un foyer en argile séchée), puis en pierres sèches ; le plan est simple, quadrangulaire et comporte souvent un mur d'enceinte.

Du VI<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle, les Celtes se répandent, depuis les régions danubiennes, vers l'ouest, le nord et le sud de l'Europe. Le peuple des Volques s'installe dans un espace qui s'étend de la rive droite du Rhône à la Garonne, en formant un ensemble peu structuré de tribus qui se sont mêlées aux occupants antérieurs : les Volques dits Tectosages s'établissent du côté de Toulouse, les Volques Arécomiques entre Cévennes, mer et Rhône. Ils laissent de nombreux témoignages de leur présence, en particulier par les *oppida*, agglomérations sises sur les hauteurs et entourées de



*Le sommet de la colline avec, sur l'image ci-dessous, les restes d'un mur d'enceinte*



remparts (ceux de Gaujac ou de Nages sont les mieux conservés dans la région proche). Des historiens comme Strabon, César et Trogue Pompée ainsi que de nombreux documents épigraphiques officialisent l'existence de ces communautés.

Nîmes devient rapidement un *oppidum* important. Mais on ne connaîtrait pas autant ces Volques, si Hannibal n'avait traversé la contrée en 218 avec ses éléphants : une partie des Gaulois se rallie à lui, sensible à l'or carthaginois, tandis que l'autre franchit le Rhône pour en faire un rempart contre l'envahisseur. Mais Hannibal, grâce à l'aide des premiers, fait passer son armée sur l'autre rive et sa cavalerie écrase ceux qui lui ont résisté. L'épisode est mentionné par Tite-Live.

En 114 avant J.C., le territoire fait partie de la Province Romaine, puis de la Narbonnaise, en 26 avant J.C.. Les Romains supplantent progressivement l'influence grecque : la *via Domitia* qui fait la jonction entre l'Italie et l'Espagne, la création de la Gaule transalpine, l'action de Pompée, de César et surtout d'Auguste, font de Nîmes la *Colonia Augusta Nemausus*, fleuron de l'Empire pendant la longue période de la Paix Romaine. L'époque la plus prospère est celle qui va de 14 avant J.C. à 160 après J.C.. La ville de Nîmes se couvre de monuments, on construit l'aqueduc et le pont du Gard, et le pays entre dans les circuits économiques, en particulier par la culture de la vigne. Elevage, textile et bois complètent les ressources. Situé dans la banlieue de ce foyer romain important, mais à l'écart des grandes voies de communication (le passage du Gardon se fait plus à l'est ou plus à l'ouest), le territoire de Poulx comporte néanmoins des vestiges de «villas», qui correspondent au mode habituel de mise en valeur du terrain à cette époque (à l'extérieur des agglomérations, de grands domaines agricoles, les *villae*, exploitations de type *latifundia*, avec d'innombrables esclaves). Il en a existé un bel exemple à l'emplacement du château actuel de Roquecourbe, lieu où on a découvert aussi une inscription funéraire.

Les implantations romaines attestées à Poulx se situaient à La Lèqe (vers l'ouest, sections du cadastre AS 16, 17 et 19b, qui porte trace d'une installation rurale ancienne, datant du temps de la République) et à Canredon (vers le sud-est, à la limite du territoire communal de Marguerittes, cadastre C321, avec une villa gallo-romaine). Ces deux sites constituent, avec les secteurs d'occupation protohistorique, le patrimoine archéologique du village. Il n'est pas rare cependant de déterrer une monnaie d'époque dans les jardins poulxois...

La ville de Nîmes, qui compte alors 25000 habitants, est christianisée par Saint Baudile au II<sup>e</sup> siècle. Mais l'Histoire nous apprend que les périodes glorieuses ne durent pas. Guerres civiles du début du



Monnaies romaines trouvées dans un jardin de Poulx

III<sup>e</sup> siècle, anarchie militaire et premières invasions frappent l'économie. L'espace urbain se rétracte, mais sans doute les campagnes ne souffrent-elles pas autant du délitement progressif de l'Empire, et les grands domaines ruraux restent des centres de culture romaine, tandis qu'en ville les édifices prestigieux sont détournés de leur fonction initiale (les arènes deviennent un périmètre défensif autour duquel se resserrent les maisons, et la ville ne s'étend plus que sur un dixième de sa superficie).

Les «Grandes Invasions» déplacent les peuples (Ostrogoths, Wisigoths, Vandales, Francs), qui subissent eux-mêmes la pression des Huns. Le passage de ces «barbares» en mouvement correspond souvent à des dévastations : les Vandales, arrivés à Nîmes (407-409), justifient le sens qu'on donnera bientôt à leur nom... mais ils continuent leur marche jusqu'en Afrique du Nord. Les Wisigoths suivent de près (413) ; ils s'emparent de Nîmes sous la conduite d'Euric en 472. La vieille cité et sa campagne entrent alors dans le royaume wisigothique. La fin de l'antiquité ne signifie pas nécessairement la crise et le déclin : une lettre de l'écrivain Sidoine Apollinaire, de 465, évoque la pérennité des modes de vie antiques dans les grandes *villae*, aux bibliothèques riches de livres et aux murs ornés de peintures. Les Wisigoths, ariens (l'arianisme a été fondé au IV<sup>e</sup> siècle et constitue un courant dissident du christianisme), persécutent cependant les populations : Euric envoie en prison les prêtres.

Vaincus par les Francs à Vouillé en 507, les Wisigoths se replient sur l'Espagne, et font de Tolède leur capitale. Mais Poulx, comme tout le pays jusqu'à Uzès, appartient à une bande de territoire qui remonte le long du littoral et que les Wisigoths conservent vaillamment ; on l'appellera la Septimanie, mot qui désigne jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle la partie résiduelle de la Gaule wisigothique. La région est dès lors une zone tampon avec la puissance franque, surtout depuis que le petit-fils de Clovis a conquis Uzès en 534. Les deux siècles qui suivent sont agités : le pays nimois est le centre d'une révolte contre le roi Wamba. Dès son avènement, Wamba fait face à la rébellion du comte Hildéric de Nîmes qui conteste son élection, et qui est soutenu par l'évêque Gumild de Maguelonne ; en 673, le roi doit intervenir en personne en Septimanie pour combattre le duc Paul, qui s'est proclamé roi avec le soutien de partisans locaux, alors qu'il avait été envoyé pour rétablir l'ordre... Au cours de l'été 673, après avoir repris Tarragone, Barcelone, Gérone et Narbonne, Wamba triomphe du duc rebelle, qu'il assiège dans les arènes de Nîmes transformées en forteresse au Ve siècle et l'oblige à capituler après trois jours.

À partir de 725, depuis la province narbonnaise, les musulmans – qui avaient franchi le détroit nommé Djebel al Tariq (la montagne de Tariq, devenue Gibraltar) - lancent plusieurs raids vers le nord de la Gaule, remontant la vallée du Rhône. À l'ouest l'armée de l'émir andalou Abd al-Rahman Ier livre la bataille de Poitiers (732) où elle est défaite par Charles Martel. En 735, une partie des vaincus de Poitiers rejoint la vallée du Rhône, dont ils gardent le contrôle pendant une quarantaine

d'années. On connaît très mal cet épisode, et l'on ne peut que supposer que les populations chrétiennes vivent avec le statut de *dhimmis*, payant tribut, mais bénéficiant de la liberté de culte. La démographie de la région a dû retomber, en ces temps instables, à un niveau d'avant l'arrivée des Romains.

Puis en 737, les Francs entrent en Septimanie, après avoir pris Avignon et égorgé une partie de sa population. Sous le commandement de Charles Martel, ils battent par deux fois les Sarrasins, à Montfrin et sur le plateau de Signargues, près de Rochefort-du-Gard. Nîmes subit un sort pire qu'Avignon, les chroniqueurs parlent de têtes coupées, amoncelées en pyramide dans les arènes. Poulx n'est évidemment jamais évoqué dans les documents qui parlent de ces épisodes, mais la proximité avec Nîmes ne l'a certainement pas mise aux portes de l'Histoire. Devenues possession franque, une fois que Pépin le Bref a repoussé les Maures, Nîmes et ses campagnes entrent dans l'ère carolingienne, époque de restauration culturelle (c'est le temps de Duodha, épouse du marquis Bernard de Septimanie) - le fisc impérial possède alors de grands domaines dans la région de Nîmes - puis dans le premier âge féodal, marqué par la délimitation des seigneuries et l'édification des châteaux ; là non plus, pas de vestiges, de «castellas», qui permettraient de relier concrètement notre village à l'arrière-plan historique, sans doute parce que l'habitat n'y est pas stabilisé. Pendant tous les siècles qui ont été évoqués jusque là, Poulx n'a pas d'existence identifiable et attestée. Le rapide tableau qui précède donne juste une idée sommaire des vicissitudes de l'Histoire dans le territoire où le village va se créer, qui passe sous la tutelle des comtes de Toulouse en 892. La période est toujours troublée : les Normands, installés en Camargue, passent en 860, les Hongrois s'abattent sur le pays nimois en 924.

La première mention du village est tardive ; remonte à 1209 (Cabrières est mentionné dès 978 sous le nom de *villa Cabrieras*). C'est l'époque de la «Croisade des Albigeois», qui voit les seigneuries méridionales tomber entre les mains des barons du Nord (Simon de Montfort s'est rendu maître de Nîmes en 1215). La ville de Nîmes et son pays entrent dans le royaume capétien, comme viguerie de la sénéchaussée de Beaucaire, une cité que ses foires rendent célèbre dans toute l'Europe (en particulier pour la vente des oiseaux de proie dressés, instruments indispensables de la fauconnerie, qui est le divertissement aristocratique par excellence).

Quand Poulx entre dans l'Histoire, par une trace écrite, le site est désigné, d'après son église, comme Locus de Sancto-Michael. L'étymon «Pullis» apparaît en 1274 dans l'expression «Sanctus Michael de Pullis», sur un document du chapitre de Nîmes, puis dans la désignation «Villa de Pullis» en 1295 (la graphie «Pulli» est attestée en 1310). À l'époque, il s'agit d'un regroupement de 29 feux (environ 120 personnes) ; on mentionne encore une Ecclesia de Pullis en 1386 dans la répartition du subside de Charles VI, puis une localité nommée «Polz» dans celui de Charles VII en 1435. Pulli réapparaît en 1491. Au XVIIIe siècle, on parle du Prieuré Saint Michel de Pouls dans les papiers du diocèse de Nîmes (1658) et Pouls devient

le toponyme habituel. La fin du Moyen Age correspond à une phase de déclin : il ne reste plus que 3 feux en 1384 (une douzaine de personnes), dans le dénombrement de la sénéchaussée (suites de la Peste Noire de 1348, avec les autres fléaux du moment, la disette et les exactions des «Grandes Compagnies» ?). C'est, partout, le temps de l'«homme rare», comme l'écrit l'historien E. Le Roy Ladurie : le royaume de France se dépeuple, jusqu'à la reprise au XVIe siècle.

Au XVIIIe siècle, on atteint une stabilité démographique (40 feux, environ 160 habitants, dans un recensement de 1744), qui va fluctuer entre 200 et 300 âmes jusqu'à la Première Guerre Mondiale. À titre de comparaison, pour la même période, Cabrières compte 450 habitants (jusqu'à 550 en 1841) Saint-Gervasy 400, et Marguerittes près de 2000. Nîmes était une ville de 40000 habitants. Le vingtième siècle signifie le début d'un déclin constant, qui ne s'est arrêté que dans les années 1960. La remontée s'amorce au milieu des années 1960, d'abord doucement, puis de manière explosive après 1985.

<b>Année</b>	<b>Population</b>	<b>Année</b>	<b>Population</b>	<b>Année</b>	<b>Population</b>
1793	227	1856	262	1906	226
1800	227	1861	282	1911	217
1806	247	1866	284	1921	153
1821	263	1872	290	1926	141
1831	221	1881	285	1931	132
1836	258	1886	269	1936	103
1841	259	1891	263	1946	92
1846	291	1896	239	1954	118
1851	283	1901	194	1962	160

[http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/fiche.php?select\\_resultat=27782#](http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/fiche.php?select_resultat=27782#)

La propriété de la terre est longtemps assurée par une famille languedocienne déjà présente au début du XIIIe siècle, les Brueys. Ils sont mentionnés comme seigneurs de Poulx, régulièrement, depuis des archives datant des XIVe et XVe siècles (un Guillaume de Brueys fait partie en 1366 des capitaines de Du Guesclin). Dans un acte du 26 juillet 1539, la seigneurie de Poulx est confiée à Tristan Brueys (ou Bruess), «seigneur de Saint Chaptès et de La Calmette». La famille est associée entre autres à l'histoire de la ville d'Uzès ; la figure connue est François de Brueys d'Aigalliers (1753-1798), vice-amiral, mort à la bataille d'Aboukir. L'une des branches, cadette, porte le nom de «Seigneurs de Saint-Chaptès, Poulx et Sieure» et un blason listé dans l'Armorial des Familles du Languedoc.

La désignation «seigneur de Pouls» intervient dans les documents relatifs à de nombreux membres de cette famille, depuis le premier attesté : Pierre II de Brueys, juge royal, lieutenant de viguier et consul de Nîmes (1390-1450). Il figure essentiellement dans la titulature de la branche cadette, associé à d'autres seigneuries. On peut citer Pierre III de Brueys, seigneur de Poulx et de la Calmette, co-seigneur de Sainte-Agathe, Saint-Chaptes et Domessargues, notaire puis avocat du roi à la sénéchaussée ; Denis de Brueys Saint-Chaptes, seigneur de Saint-Chaptes et Poulx, premier consul de Nîmes, juge et lieutenant criminel ; Tristan de Brueys Saint-Chaptes, seigneur de Poulx, Saint-Chaptes et Cievre, guidon de la compagnie des gens d'armes du comte d'Offémont, premier consul de Nîmes (1545-1617) ; Louis de Brueys Saint-Chaptes, seigneur de Poulx, page du roi, capitaine d'une compagnie de gens de pied (1591-1665)...

La seigneurie passe ensuite à la famille de Rouverie ou De Rouverié (ou de Roverié), seigneurs de Cabrières ; une des plus nobles familles de Nîmes, connue dès 1160, qui a possédé un temps l'hôtel de Régis, et d'où est issu le cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier, cardinal et célèbre ecclésiastique du XIXe siècle, qui assista, en 1867, à l'époque de Napoléon III, alors qu'il n'était encore que vicaire général de Nîmes, à l'inauguration de la statue du carrefour de la Vierge...

Pierre Rovérié, notaire à Nîmes au XVe siècle a pour fils Bausile, qui fut le 4e consul de la ville en 1456, et pour petit-fils Gabriel, avocat «licencié dans l'un et l'autre droit», celui qui acquit en 1511 des héritiers de Léonard d'Aramon la seigneurie de Cabrières avec pleine juridiction, ainsi que le mas de Laval. La famille portera désormais le nom de «Roverié de Cabrières». Plusieurs descendants ont été premiers consuls de Nîmes aux XVIIe et XVIIIe siècles. L'un des membres de cette lignée est connu pour s'être battu en duel à Nîmes en 1650 : lors d'un bal donné en février 1650 par M. de Galiac, conseiller du sénéchal, la nièce de l'hôte, Mlle de Cabrières, est choisie pour «avoir le bouquet», être la reine du bal. La fête est perturbée par un certain sieur de Barrai qui sème le désordre avec ses comparses, à grands coups de «bourdons». Jean-Claude de Rouverié de Cabrières, le frère de la demoiselle, se bat au pistolet contre le trublion et le tue. Or les duels sont interdits depuis Richelieu, et il faut que le vainqueur obtienne des lettres de rémission en 1654 (anecdote relatée par *La chronique criminelle d'une grande province sous Louis XIV*, par C. Barrière-Flavy, Paris, Guitard, 1926).



*De Brueys Sgr de Saint-Chaptes Poulx et Sieurre :*

*«D'or à un lion de gueules armé et lampassé de sable et une cotice d'azur bordée d'argent brochant sur le lion chargée de trois étoiles d'or et empoignée par les pattes de devant du lion».*

*Armorial de Languedoc.*

*Source : Nobiliaire de Provence, de René Borricand.*

Les archives du cardinal de Cabrières contiennent plusieurs documents concernant Poulx. On y voit apparaître, par exemple, Jean Louis de Rovérié, seigneur de Poulx. En voici quelques échantillons du XVII<sup>e</sup> siècle, recensés dans l'Inventaire Sommaire des Archives Départementales antérieures à 1700, par M. Bligny-Bondurand, archiviste, en 1926 :

37. *Arrentement du mas de Roquecourbe, passé par Gabriel Rovérié à Calherino Brémond, de Poulx, à mi-fruits (octobre 1537)*

29. *Mémento d'actes relatifs à des directes et censives à Cabrières, Poulx ou Laval, et cédées ou confirmées par des prévôts du chapitre cathédral de Nîmes à Antoine de Rovérié (29 janvier 1566), Jean-Louis de Rovérié, seigneur de Poulx (7 septembre 1679), etc.*

82. *Mandement du présidial d'intimer un jugement aux consuls de Poulx, à l'instance de Jean de Rovérié (22 avril 1653). Sceau.*

83. *Jugement intimé, rendu entre M. de Cabrières et les consuls de Poulx, qui devront exhiber leurs vieux cadastres, afin que M. de Cabrières puisse en faire tirer des extraits (14 mars 1653)*

139. *Déclaration faite par M. de Trémons, prieur de Saint-Geniès, à M. Mallret, au sujet des juridictions de Poulx et de La Calmette (Nîmes. 21 janvier 1666).*

140. *Signification faite par Jean-Louis de Rovérié, prieur de Saint-Geniès de Malgoirès, seigneur de Poulx, aux consuls de Poulx, au sujet de son acquisition de la juridiction de ce lieu (23 janvier 1666).*

152. *Il part demain matin pour Montpellier et lui demande le prêt d'un cheval. A son retour il le verra, devant bientôt aller à Paris. M. de Flaux lui a promis les reconnaissances de Poulx (18 février 1674).*

153. *Quittance de 20 l faite à noble Jean-Louis de Rovérié, seigneur de Poulx, par le commis à la recette des sommes provenant de la commutation du service du ban et arrière ban (Nîmes, 27 mars 1675)*

156. *Minute ou projet d'une transaction passée entre Jean-Louis de Rovérié de Trémons de Cabrières, prieur de Saint-Geniès de Malgoirès, seigneur de Poulx, représenté par son frère Claude de Rovérié, seigneur de Cabrières, d'une part, et les procureurs fondés des consuls de Poulx, d'autre, au sujet des pacages désignés dans un acte de la veille des nones d'avril 1301. La pleine propriété en est reconnue aux habitants, sous la censive d'un denier gros d'argent, payable à la Saint-Michel, et réglé à 10 sols de monnaie courante (Mai 1680).*

Toutes ces familles ne résident pas dans ce petit village, qui fait partie simplement de leurs nombreuses possessions et leur verse les droits seigneuriaux classiques (cens, champart, lods et ventes, banalités...) ; ils ne seront supprimés qu'en 1789. Les seigneurs de Poulx sont, selon la coutume de l'aristocratie de l'époque, engagés dans les carrières militaires ou administratives ; plusieurs sont consuls de la ville de Nîmes, où ils possèdent leur hôtel.

Le village de Poulx n'émerge, autrement, de l'anonymat que pour des événements tragiques : ainsi, les ravages causés en 1577 par la «sixième guerre de religion» et l'action des troupes de Jacques de Crussol, futur duc d'Uzès, dit le «baron d'acier», lorsque les catholiques font démolir les places des protestants nimois, qui veulent se protéger de la Ligue en fortifiant les lieux circonvoisins. Les soldats du maréchal de Bellegarde campent à Marguerittes et dévastent les campagnes en incendiant les moulins à vents et les récoltes. Poulx est détruit, l'église ruinée au point qu'il faut la reconstruire aux deux tiers.



Sur cette célèbre carte de Nîmes, datant du XVI<sup>e</sup> siècle et conservée à l'Université Hébraïque de Jérusalem, on reconnaît la cathédrale, les arènes incorporées dans l'enceinte, la maison carrée, et, bien en dehors des remparts, la Tour Magne.

Malgré les stéréotypes inévitables de ce genre de document, on identifie facilement les contours de l'actuel «écusson». Le tracé des murailles antiques, incluant la Tour Magne, est indiqué avec une légende («pans de muraille antiques»).

L'inscription «Nemausus Nimes Civitas Narbonensis vetustissima» (Nemausus Nîmes, ville très ancienne de la Gaule Narbonnaise) témoigne du regain d'intérêt pour l'Antiquité, typique de la Renaissance.

Le fait marquant des années 1530-1600, dans la région, est l'implantation progressive puis l'enracinement du protestantisme, venu du Nord par la grande voie de passage qu'est la vallée du Rhône ; bourgeois et nobles, artisans qui savent lire embrassent la Réforme ; le calvinisme s'impose dans les Cévennes. Nîmes est l'un des premiers foyers des antagonismes que l'on nomme «Guerres de Religion», et qui déchirent le royaume entre 1562 et 1598. Dès la semaine sainte de 1560, ceux qu'on appelle les «religionnaires», sortent de la clandestinité et organisent des «cènes» publiques. La réponse des «papistes» est brutale. Le conflit ouvert durera jusqu'à la fin du siècle, avec ses embuscades, ses prises et destructions de villes et villages, et l'exercice de la terreur réciproque ; mais les changements successifs de la politique royale contribueront, bien au-delà, à faire de la question religieuse l'un des moteurs de l'Histoire.

Pendant un siècle et demi, entre la fin du XVIe et le début du XVIIIe, Poulx - si proche de Nîmes, la «petite Genève» -, subit le contrecoup des luttes entre Catholiques et Protestants, marquées par de sanglants incidents comme la «Michelade» (1567). Ainsi, lorsque les hostilités reprennent en 1619, Nîmes est à la pointe du combat des huguenots, emmenés par Henri de Rohan, gendre de Sully, qui détruisent les églises de la ville et des environs. Pendant le soulèvement du Bas Languedoc, en même temps que celui de La Rochelle, en 1629 (une année que le maréchal d'Estrées, protestant, passe à «faire le dégât» dans les campagnes autour de Marguerittes), l'église du village, à peine redressée, est réoccupée par les protestants ; mais les soldats catholiques s'y introduisent par les toits ; quelques mois après, les protestants reprennent l'église et font prisonniers les soldats catholiques. La «paix d'Alais» (Alès) met fin au conflit religieux, mais les entorses régulières et sévères à la tolérance «officielle», contiennent en germe les bouleversements futurs, dont la guerre dite des «Camisards» est un exemple.

Le 13 janvier 1703, lors de la Guerre des Cévennes consécutive à la révocation de l'Édit de Nantes, le lieutenant-général comte de Broglie, le capitaine Poul et La Dourville attaquent les camisards de Ravenel et Catinat. Au Val-de-Bane (ou mas Gafarel, aux alentours d'Aubord), postés sur une hauteur que protège un ravin, les protestants attendent l'attaque des troupes royales, genoux à terre et chantant des psaumes. Au nombre de 200 hommes, ils mettent l'ennemi en déroute. Poul, qui commande l'aile droite, meurt, frappé d'une pierre lancée par un jeune meunier, nommé Samuelet, rendu célèbre par cet exploit, et qui remplaça plus tard son nom par celui de Saint-Paul. N'ayant perdu qu'un seul de leurs compagnons, ils passent le Vistre et attaquent, pillent et incendient Poulx, une proie facile, détruisant l'église et 14 maisons, après avoir renoncé à s'en prendre à Marguerittes, endroit bien défendu, mais non sans avoir brûlé la métairie de Roquecourbe. Au cours de cet épisode, 11 Poulxois sont massacrés ; une femme est brûlée vive avec son enfant. Certains habitants se réfugient alors dans les grottes voisines. Les camisards franchissent ensuite le Gardon. Le chevalier de Saint-Chaptes, cantonné à Moussac, veut leur disputer le passage, mais ils le culbutent dans le Gardon et arrivent sains et saufs à Bouquet où Cavalier les rejoint. 1704 marque la fin de cette nouvelle période de troubles avec la reddition de Jean Cavalier, principal chef camisard, et la mort de Rolland.

Poulx n'a pas été plus maltraité que d'autres villages de la région en ces périodes difficiles, où l'insécurité est la règle ; Cabrières a subi le même sort, avec plusieurs morts. La vie est particulièrement dure à la fin du règne du Roi Soleil, entre 1679 et 1709 : on subit un cycle de sécheresse terrible de 1679 à 1683, puis une série d'étés froids et pluvieux, mais aussi des hivers rigoureux (1680, 1684, 1694, 1697) avec pour point culminant celui de 1709 qui fait périr tous les oliviers ; deux autres épisodes, en 1745-48 et 1789 détruisent à chaque fois les plantations laborieusement refaites. Il faut attendre 1956 pour revivre une telle catastrophe.

Le village se signale à la Révolution par un prêtre, Ambroise-Ignace Stelle, qui prête serment à la Constitution le 16 janvier 1791, mais se défroque rapidement et quitte son église pour se réfugier à Domazan où il fonde un «culte de la Raison». Le «Cayer des Plaintes et Doléances que la communauté de Poulx charge ses députés de présenter en 1789 à l'Assemblée des Trois Ordres convoquée par Monsieur le Sénéchal de Nîmes», ne comporte pas de revendications particulières à ce village, et suit le canevas standard des «cahiers de doléances», ces registres qui notaient, sous l'Ancien Régime, les vœux et les protestations des sujets, à l'intention des assemblées chargées d'élire les représentants du Tiers Etat ; on y demande le libre commerce du sel (sur lequel pèse un impôt détesté, la gabelle),

*«Poulx» figure sur la carte de Cassini en 1750 ; la représentation du relief, plus artistique que scientifique, fait apparaître l'éperon sur lequel le village est installé, ainsi que les combes qui l'entourent (Fontfroide, val d'abondance vers Cabrières)*

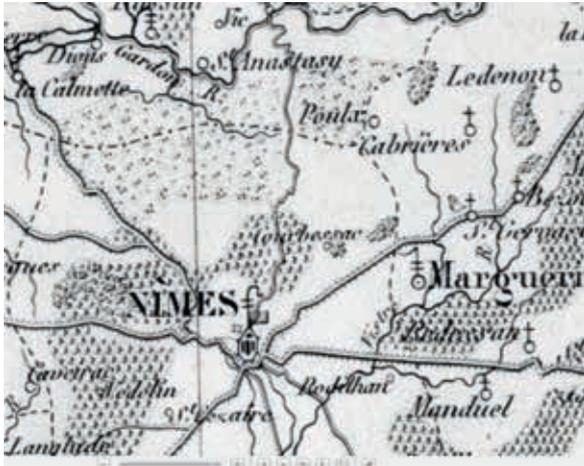
*Le nom de «Poutz» se rencontre aussi, en 1793, mais «Poulx» semble adopté définitivement avec le Bulletin des Lois de 1801.*



l'abolition des privilèges du clergé et de la noblesse, l'exemption du tirage de la milice et la suppression des péages, la fin de la vénalité des charges, l'abandon des justices seigneuriales, l'anéantissement de la féodalité, source féconde de procès ruineux, désolation du cultivateur dont elle gêne l'industrie et trouble sans cesse la propriété». On déplore le prix scandaleux des «mules, mulets, chevaux, bœufs, moutons et autres bêtes destinées à l'usage des champs» ; on dénonce vigoureusement la dime, «devenue l'impôt le plus pesant par sa quotité excessive puisque dans (nos) terres stériles elle perçoit le onzième des pailles et grains, même sur les semences qui les ont produits...».

Un passage du texte, le seul à posséder une couleur locale, parle des troupeaux de «bettes a laine» qui sont la principale ressource de «cette communauté, à cause de l'aridité de son sol» ; on trouve là ce qui semble être la principale caractéristique du lieu, et son héritage historique, la sécheresse... Plus évocateurs pour nous sont les patronymes des signataires qui figurent sur le document et qui donnent une idée des familles déjà présentes : Saunier, D'Entraques, Castillon, Altier, Cremelin, Vignaud, Altier, Servent, Vignaud, Saunier, Altier, Saunier, Vignaud... (la répétition du nom correspond aux «branches» des familles les plus importantes, Altier, Saunier et Vignaud). Ces familles, dont certaines sont attestées dès 1730 comme les Altier, se retrouveront tout au long du XIXe siècle : les registres de catholicité, des baptêmes, mariages et sépultures, entre 1857 et 1912, montrent la présence régulière d'une cinquantaine de noms (pour 324 naissances, 295 enterrements, 98 mariages : six à sept naissances par an, six décès, 2 mariages...). Le décompte des noms les plus cités donne : Vignaud, le plus représenté (78 mentions), Altier (59), Bompard, Dumas, Saunier, Picard, Luc, Hubac, Bondon, Dayon et Pascal, pour ne retenir que ceux qui apparaissent au moins vingt fois durant cette période d'un demi-siècle. On retrouve, sans surprise, certains de ces noms sur le monument aux morts (voir ci-après).

En 1790, Poulx fait partie du nouveau canton de Marguerittes. Le nom est désormais fixé, et on retrouve systématiquement la même configuration territoriale sur les grandes cartes du XIXe siècle, comme le montrent ces deux illustrations tirées du grand atlas national de 1833 et de l'atlas de 1852, en couleurs, sur lequel on voit apparaître pour la première fois une voie de communication entre Poulx et Cabrières, l'actuelle départementale 427, qui fut jusque dans les années 1960 un chemin de terre... On notera que sur ces cartes, ne figure aucune voie d'accès direct entre Nîmes et Poulx ; en 1852, le raccordement semble fait avec la route qui va de Nîmes à Uzès, une voie de passage importante dont l'ancienneté est attestée par le pont Saint-Nicolas (il a été édifié vers 1250-1260 pour compléter les deux passages antiques : les gués de Sainte-Anastasie ou Dions, et le Pont du Gard). Les plus anciens se souviennent sans doute que même au siècle dernier, jusqu'en 1983, le village était relié à la ville par une petite route sinueuse, serpentant à travers garrigues et pinèdes, et dont il subsiste des traces, le CD (chemin départemental) 127, devenu D 127. Il comportait même des virages en épingle à cheveux...



Le village conserve pendant tout le XIXe siècle une fourchette démographique entre 220 et 290 habitants, en lente croissance jusqu'en 1872 (284), puis en régression (217 en 1911), avant un véritable effondrement jusqu'à la deuxième Guerre Mondiale (92 poulxoïses en 1946, comme au Moyen Âge). Dans les années cinquante, la population revient péniblement à un chiffre de 160. L'exode rural et le problème de la pénurie d'eau sont sans doute les causes de cette désaffection. Ainsi, même au milieu du XIXe siècle, quand Cabrières comptait 464 habitants (recensement de 1856), Poulx n'en avait que 260 ; est-ce parce que Cabrières possède deux fontaines intarissables ?

L'arrivée de l'eau courante correspond, en effet, à une nette reprise : dès 1975, le nombre des Poulxoïses a plus que doublé (385) ; la croissance devient exponentielle dans les années 80 ; le chiffre est multiplié par 7 en vingt ans (1982-2002). Le signe d'une véritable révolution «culturelle» : une famille poulxoïse d'aujourd'hui, possédant un terrain avec arrosage automatique et une piscine, consomme par mois plus que l'équivalent du contenu du vieux château d'eau. Dans ces conditions, on a du mal à imaginer le quotidien des générations passées mais pas très éloignées, dont quelques anciens peuvent encore témoigner. Il est urgent de recueillir et de conserver cette mémoire.

En 1914-1918, sur les quelque 200 âmes, le village a payé son tribut à la Grande Guerre, avec cinq victimes, mortes dans les grandes batailles du nord-est du pays (la Marne, Verdun, la Somme).



**ALTIER Antonin**, 1915, tué au bois de Lamorville (saillant de St Mihiel)  
**BOMPARD Léonce**, 1915, tué à Souain (Marne)  
**VIGNAUD Gustave**, 1916, tué à la cote 304, à Esnes en Argonne (Verdun)  
**AIMÉ Émile**, 1918, mort des suites de ses blessures à Aulnois-sous-Laon (Aisne)  
**REBOUL Antonin**, 1914, tué le 22 septembre 1914 à Montfaucon d'Argonne (Meuse)

Les opérations extérieures (Guerre du Rif) et le deuxième conflit mondial ont ajouté cinq autres noms à la liste :

**DUMAS Gaston**, 1925, mort à Coblenz en Allemagne  
**AIMÉ Léon**, 1925, Maroc  
**AVIGNON Roger**, mort des suites d'une maladie contractée en service  
**GRASOLI Benedito**, pas d'information  
**VIGNAUD Augustin**, 1945, mort en déportation

Le Monument aux Morts est placé sur un espace, rénové en 2014 et baptisé du nom d'un pilote d'avion de chasse de type Thunderbolt, le sergent Charles Baills. Appartenant au groupe de chasse II/3, «Dauphiné» et originaire de Perpignan, il a été abattu le soir du 26 août 1944, au-dessus des combes de la Baume lors d'une mission de mitraillage de convois ennemis. L'épave du P 47 a été retrouvée à 2,3 km au nord de Poulx ; la victime est inhumée au cimetière du Pont de Justice à Nîmes sous le nom de René Bailly.



©Ministère de la Culture

*Vue du vieux village prise du sud-ouest en 1961, dans les dernières années avant le début de l'urbanisation.*

## L'ÉGLISE SAINT MICHEL DE POULX





*L'église dépassant les toits du vieux village (photo prise depuis le balcon de l'Hôtel de Ville)*

Poulx se situe au cœur d'une région très prisée par le tourisme (le Pont du Gard est l'un des monuments les plus visités de France avec 1,4 M. de visiteurs, la ville de Nîmes se trouve à 10 km, celle Uzès à 16 km, la mer à 50 km, les Cévennes à 30 km), mais reste à l'écart des principaux circuits. La seule activité associée à cette branche de l'économie est celle des chambres d'hôtes (2 établissements sur le village).



*Le cœur du vieux village*



*Entrée est*



*Une plaque du centre du village,  
à ne pas prendre à la lettre...*

Poulx possède un édifice remarquable, classé Monument Historique depuis 1973, son église, autour de laquelle se regroupent rues et maisons du vieux village, sur le point le plus haut de l'éperon rocheux. La première mention de Poulx dans l'Histoire concerne ce sanctuaire, consacré à l'archange tueur de dragon (la consécration à Saint Michel n'est pas très répandue, et se fait pour des lieux de culte situés en hauteur, comme au Mont Saint-Michel ou au Monte Gargano en Italie).



Comme on peut le voir sur cette photo prise depuis le plateau de Mandre, l'église qui est l'emblème de Poulx, domine le vieux village et ressemble de loin à un sanctuaire perdu en pleine campagne...

## ■ QUELQUES REPÈRES HISTORIQUES

L'histoire en est assez bien connue. L'église Saint-Michel de Poulx traverse les siècles comme prieuré-cure, dont l'attribution se fait par l'évêque de Nîmes, et dont le bénéfice représente au XVIII<sup>e</sup> siècle une valeur d'environ 1000 livres au XVIII<sup>e</sup> siècle (766 livres en 1721, 1200 en 1750, représentés par la dîme et par les revenus d'une terre).

La première trace écrite du village remonte à 1209 et correspond à son sanctuaire : *Locus de Sancto-Michaele* (le lieu dit de Saint Michel). L'étymon «Pullis» apparaît en 1274, là aussi à propos de l'église, dans l'expression «Sanctus Michael de Pullis», sur un document du chapitre de Nîmes ; on évoque une *Ecclesia de Pullis* (Eglise de Poulx) en 1386, dans la répartition du subside de Charles VI. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on parle du *Prieuré Saint Michel de Pouls*, dans les papiers du diocèse de Nîmes (1658). Pendant longtemps, l'existence du village s'identifie à celle du monument.

L'église fait parler d'elle surtout par les malheurs qu'elle subit ; ainsi, pendant l'épisode de 1577, quand elle est presque rasée par les soldats, démantelée par les protestants puis occupée par les troupes du maréchal de Bellegarde; les dégâts ont dû être importants, et les événements décisifs pour l'architecture de l'édifice, car il est probable que n'a subsisté que le chevet oriental (la partie à l'est de la tour).

La restauration doit attendre l'année 1615, comme en témoigne encore l'inscription, qui se trouve dans la nef, face à l'entrée de l'église, et qui rappelle le geste du mécène de l'époque, le «recteur» de Poulx, Léon de Trimond, chanoine de Nîmes, appartenant à la famille des Trimond de Puymichel, de Haute Provence (Les Mées) ; la plaque est surmontée de son blason, avec une cloche entre deux rameaux d'olivier («d'azur à la cloche d'argent accompagné en chef d'une croisette fleurdelisée d'or») :

LEO TRIMUNDVS MEDIENSIS REGIVS IN SE  
NATO NEMAUSENSI CONSILIARIUS CANONI  
CUS ECCLESIAE CATHEDRALIS DICTAE CIVITA  
TIS RECTOR HVIUS PARROCHIAE HANC ECCL  
SIAM BELLORVM CIVILIVM FERITATE PROS  
TRATAM SVI ET OPPIDANORUM SVMPTI  
BVS IN INTBGRVM RESTITVIT ANNO  
1615 BARTHOLOMEO ET PETRO JVLIANIS COSS

*«Léon de Trimond, des Mées, conseiller royal  
au sénat de Nîmes, chanoine de l'église cathédrale  
de la dite cité, recteur de cette paroisse, a reconstruit  
en intégralité cette église, ruinée par la sauvagerie  
des guerres civiles, par la dépense de ses propres deniers  
et ceux des habitants du village, l'année 1615,  
sous le consulat de Barthélémy et Pierre Julien.»*



*NB. La traduction placée actuellement sous l'inscription dans l'église comporte une légère erreur, en prenant «mediensis» - originaire des Mées - pour «médiateur», terme anachronique...*

Pendant un siècle et demi, entre la fin du XVIIe et le début du XVIIIe, l'église de Poulx subit le contrecoup des luttes entre Catholiques et Protestants et connaît une histoire chahutée. L'édifice a souffert à chaque fois que le village a connu des assauts et des dévastations : en 1577, quand il ne restait que le chevet oriental et la tourelle flanquante ; en 1620 avec l'intrusion par les toits ; en 1703 pour l'épisode camisard...

On a conservé les relations de quelques visites pastorales : ainsi, l'année 1659, l'évêque Anthime Cohon, constate que par la négligence des habitants, de nombreuses réparations sont encore à faire dans l'édifice, et menace les paroissiens de le faire exécuter à leurs frais ; en 1679, Mgr Séguier (qui relève que le sanctuaire est dans un état propre et bien voûté, et ordonne l'achat d'une chaire) ; le vicaire général Philippe Robert en 1690 et en 1705, l'évêque Esprit Fléchier (avec ordre de remplacer la cloche trop petite et de construire une maison presbytériale).

L'évêque de Nîmes possédait des droits sur l'église ; ils sont cédés dès 1266 au chapitre de la cathédrale de Nîmes (acte devant le notaire Durand Scoti), par l'évêque Raymond. La liste des titulaires de la cure et de ses mutations est très complète à partir du XVIe siècle. Elle permet d'assister aux querelles que suscite l'attribution des bénéfices sous l'Ancien Régime. Les procès ou actes qu'entraînent ces conflits devant la justice ecclésiastique ou civile ont l'heureuse conséquence de laisser des traces et documents dans les archives.

Parmi les bénéficiaires de l'église et de la paroisse de Poulx, le premier prieur connu est Robert Gichier, docteur en théologie (1563). Son successeur, Marcellin Rocquay doit défendre son bien contre deux concurrents, un franciscain et un prêtre du diocèse de Viviers... ; il est témoin du démantèlement du village par les protestants nîmois. Il démissionne en 1584 au profit de Raymond Cavalesy, chanoine de Nîmes, contesté lui aussi dans sa possession par Louis Bonaud qui s'est fait installer en 1585, mais doit céder sa place.

Il est suivi par Léon de Trimond, le mécène, qui résigne en cour de Rome, en faveur de Pierre Arnaud (entré en fonction en 1628 et mort à Poulx en 1658), puis par Jacques Trouillet de la Corvaserie, un prêtre venu du diocèse du Mans et secrétaire de l'évêché ; c'est lui qui accueille l'évêque Cohon. On trouve ensuite Jean-Alexis de Queyras, qui lui aussi résigne à Rome en 1672, pour Jean Fouquet, prêtre du diocèse d'Uzès ; cet ecclésiastique ne semble pas avoir été très attaché à la paroisse, car il «sous-loue» à Réginald Raymond, du diocèse de Grasse, puis permute avec Claude Villon, de Carpentras, qui s'installe en 1679.

Le bénéfice échoit en mars 1693 à Antoine Magne, mais cette attribution, due à l'évêque Fléchier, est contestée par Jean Vernhette de Sauve, qui arrive un mois plus tard avec les «provisions» de Rome (titres légitimant sa démarche) ; il ne réussit pas à récupérer son bénéfice ; cela vaut un procès au Parlement de Toulouse, qui lui donne raison contre l'évêque Fléchier et le fait entrer en possession du prieuré en juin 1693, en présence du juge civil et criminel... Pourtant, Magne finit par débouter son rival et reste cinq ans à Poulx, recevant ainsi la visite pastorale de Mgr Fléchier. Antoinette Magne résigne finalement en faveur de Charles Magne (sic) en 1698, qui lui non plus ne s'occupe guère de Poulx et confie le service à Amant Reverbel puis à Jean-Louis Massal, tous deux venus du diocèse de Rodez.

À la mort de Magne, Poulx est donné au curé de Bouillargues (1708), mais celui-ci ne peut rejoindre et laisse l'intérim à un franciscain de Tarascon. En 1721, c'est au tour de Paul Fabre, curé de Gallargues et archiprêtre, qui résigne en 1728 en faveur de Mathieu Chalas (mais la cession reste sans effet et c'est le neveu de Paul, Pierre Fabre qui en hérite. Il assure ses fonctions jusqu'en 1757, et a pour successeur Joseph Roux, déjà septuagénaire, qui se retire rapidement et laisse le poste à Ambroise-Ignace Stelle, secondé par un «pro-curé», Jean-Fiacre Matthieu.

Le XIXe siècle voit la disparition de Poulx comme entité religieuse autonome : l'église Saint Michel devient une annexe de la paroisse de Saint Gervasy, mais le conseil municipal offre 500 francs par an en 1808, pour installer un vicaire sur place (le poste est occupé par André Faugue, par Charles Polge de 1835 à 1840). En 1848 la paroisse de Poulx devient une succursale du doyenné de Marguerittes, partie du district diocésain Nîmes Est. Ce changement de statut est justifié par l'augmentation de la population, par l'impossibilité pour la plupart des Poulxois d'obtenir les secours de la religion à cause de l'éloignement des paroisses voisines, rendu encore plus grave par la mauvaise qualité des chemins, surtout l'hiver, comme le font remarquer les responsables municipaux de l'époque en présentant leur requête aux autorités.

De 1840 à 1845 Jean-François Ricard, du diocèse de Rodez, réside à Poulx ; il est remplacé par Paul Pujolar, un prêtre espagnol, suivi par Gabriel Jonquet, sous lequel le village accueille la visite de Mgr Plantier ; l'évêque se félicite de l'essor de la vie paroissiale, avec la présence d'une Confrérie du Saint-Cœur de Marie et d'une congrégation d'enfants de Marie (c'est l'époque du renouveau du culte marial, celle des apparitions de Lourdes, qui datent de 1858). Agrandie sous Jonquet, mais de façon peu satisfaisante sur le plan architectural, en 1863, l'église doit attendre les années 1970 pour le classement comme Monument Historique. L'intervention pratiquée en 1863 est très sévèrement jugée par les spécialistes, qui la rendent responsable du lézardement, encore bien net, du mur du fond ouest, alors que la tradition attribue ce défaut

à la foudre... Mais ces blessures bien apparentes sont les vestiges des vicissitudes que l'Histoire a fait subir au village et à son monument emblématique.

L'avis de l'architecte en chef des Monuments Historiques, confronté à la demande de classement, est très réservé, en particulier sur l'extension de 1863. Il écrivait le 6 octobre 1961 : «L'église de POULX a subi au cours des siècles de nombreuses transformations. Si une partie remonte à l'époque romane, il semble bien que de nombreux éléments de cette même époque ont été réemployés dans les reconstructions ultérieures. L'ensemble assez disparate ne manque pas de pittoresque ; il n'est pas en très bon état.» Ce jugement est un résumé lapidaire et pertinent de l'histoire tourmentée du lieu. Mais l'inspecteur général qui instruit le dossier, le 23 avril 1965, déclare que «cet édifice de plan très irrégulier comportant des vestiges importants, il devrait être protégé au titre de l'Inventaire supplémentaire.» C'est ainsi que l'église a été inscrite sur l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques, lors de la séance de la Délégation Permanente du 27 avril 1970, en même temps que les châteaux de Caveirac et de Lussan, l'église de Cendras, des immeubles nîmois (rue Régale)...

En 1867 est érigée à l'entrée du village la statue de la Vierge, lors d'une cérémonie présidée par Mgr de Cabrières, le futur cardinal archevêque de Montpellier.



## ■ ARCHITECTURE

On a du mal à imaginer l'église et ses alentours immédiats, maintenant que le parvis est pavé, et que le monument s'inscrit presque naturellement dans le paysage du vieux village.

Une photo prise lors du passage de la commission des Monuments Historiques en 1961 permet de se faire une idée des changements intervenus depuis cinquante ans.

L'architecture de l'édifice comporte quelques singularités : la porte d'entrée latérale située sur le côté sud, le mur de la nef en léger décrochement et l'inversion du chœur ; autant de marques laissées par une histoire à rebondissements qui laisse voir encore nettement les trois strates de l'ouvrage (12e-15e siècles, 1615-1618, 1863). Trois particularités frappent le visiteur : la hauteur des murs, la colonne-tour adossée, en plus du clocher, et flanquant la nef (lanterne des morts, dispositif d'observation ?), et enfin l'arc-boutant. Les dimensions sont modestes, à l'échelle d'un village d'environ 200 âmes : la longueur est de 20m50, la largeur de 10m, réduits au niveau de la nef du XVIIe siècle à 7m75.

L'état de conservation est paradoxal : les murs les plus anciens (chevet oriental et tourelle accolée) sont en bon état, même si on découvre quelques mouvements qui ont fissuré les voûtes, mais qui ont été stabilisés il y a longtemps. La partie la plus récente, celle du XIXe siècle, est en mauvais état. Le rapport de la commission qui examine en 1961 la demande d'inscription sur l'inventaire des monuments



historiques constate qu'il n'y a pas de réparations urgentes à faire pour la partie romane, mais estime à 100.000 Francs de l'époque, l'opération de consolidation indispensable des ajouts de 1863.

La partie la plus vieille est composée des murs romans, d'un bon mètre d'épaisseur, côté est, et soigneusement appareillés mais avec des variations qui trahissent plusieurs reprises, dès les premiers temps ; la construction primitive semble avoir été rehaussée dès le XIII<sup>e</sup> siècle, pour fortifier le lieu. Même si l'on ne peut comparer le dispositif avec les vraies églises-forteresses comme celles de Saint-Bonnet-du-Gard ou de Saint-Laurent-des-Arbres, la hauteur des murs est inhabituelle et la «tour» énigmatique.

Le mur oriental du chevet comporte un clocheton-arcade ; il est percé d'une fenêtre murée, surmontée actuellement d'une fenêtre moderne en plein cintre qui éclaire la tribune. Il est renforcé par des contreforts extérieurs de 70 centimètres de large de chaque côté. Une tourelle adossée et pleine (une sorte d'intermédiaire entre un contrefort et une vraie tour : en saillie de 1,50m, elle s'élève bien au-dessus de la nef et fait effet de tourelle) donne sa silhouette caractéristique à l'édifice; c'est là qu'a été intégrée l'horloge, sur la face ouest.

*Le chevet oriental et la tourelle-contrefort*



Une finition en épis fait l'originalité du sommet de cette tourelle, qui porte d'ailleurs des traces d'encorbellement (pierres en surplomb). Cette technique témoigne a priori de son ancienneté, mais il peut s'agir aussi d'un ajout tardif (ce type de couronnement existe toujours au XIV<sup>e</sup> siècle, et même plus tard).

Sur la face ouest de cette tourelle, on peut contempler encore aujourd'hui les traces du mur primitif de la nef, large de 1m30, sans doute arraché lors des destructions. La solidité de la tourelle, en appareil plein, a probablement découragé les vandales et permis de conserver toute la partie romane du bâtiment qui la prolonge à l'est. Lors des réparations de 1615, la paroi n'a pas été refaite dans l'alignement, pour des raisons inconnues.

Sur les photographies actuelles prises depuis le parvis, on distingue bien le moignon du mur ancien en saillie entre le flanc ouest de la tourelle et la petite fenêtre ; on constate que l'appareillage de la tourelle et du morceau de mur restant, tout à fait régulier, avec des pierres soigneusement taillées et ajustées, est le même que pour le chevet archaïque. La différence est nette avec celui de l'arc-boutant, dont les pierres, diverses par leur taille et leur forme, sont noyées dans le mortier épais. Il s'agit sans doute d'éléments récupérés après la démolition, replacés tant bien que mal, l'abondance du mortier compensant l'ajustement plus ou moins hasardeux des pierres retrouvées.



Si l'on examine dans le détail la maçonnerie ainsi révélée par ces vicissitudes de l'Histoire, on constate qu'à l'époque romane, c'est le parement extérieur de la muraille qui est le mieux travaillé : dans l'épaisseur du mur, les moellons sont agencés de manière plus approximative. Mais l'essentiel du matériau est de la pierre plus ou moins équarrie, alors que l'élément visuel dominant de la partie refaite est le mortier.



*Détail du mur ancien*





Tout en haut de la tour, là où les églises sont traditionnellement couronnées par un coq-girouette (depuis qu'au IXe siècle, le pape Nicolas Ier voulut rappeler ainsi le reniement de Pierre), on aperçoit l'ange à la trompette, celui que l'on appelle «Boufarel» parmi les santons : le nom vient du terme languedocien «boufa», souffler (chez les verriers, le «boufar» est celui qui souffle les grandes bouteilles). C'est l'ange joufflu qui souffle dans son instrument pour annoncer la bonne nouvelle de la Nativité.

Le mur du chevet ne montre aucune trace d'ouverture du côté nord. Un contrefort souligne le départ de la nef ; le nouveau mur a été reconstruit quasiment à partir de ce saillant, en 1615, car toute la partie ouest a dû être détruite en 1577.

*Vue du nord-est*

La coupure est encore apparente aujourd'hui : on la remarque juste à côté du contrefort de gauche.

Un deuxième contrefort complète le dispositif, à 6m 50 du premier. Le mur nord a été apparemment redressé sur les soubassements primitifs. Les résidus de l'édifice détruit ont été visiblement réemployés, mais dans le désordre et sans respecter la régularité de la construction la plus ancienne comme le montrent ces deux clichés ; à gauche, le parement roman, à l'angle du chevet, réalisé avec des pierres parfaitement régulières et jointoyées minutieusement, tandis qu'à droite, on découvre des pierres inégales noyées dans le liant, comme sur le côté sud.

*Vue ancienne de la partie nord, avec la transition apparente entre le mur roman et celui du XVIIe*





Si l'on ne retrouve pas sur cette muraille la beauté de la maçonnerie archaïque, force est de reconnaître que les bâtisseurs ont respecté, sur cette façade septentrionale, le plan d'origine, et que la reconstruction prolonge, sans solution de continuité, le chevet oriental. Ce n'est qu'au XIXe siècle que l'on a rompu cette harmonie.

*Vue actuelle  
de la façade nord*

Tel ne fut pas le cas pour le mur latéral sud, à partir de la tourelle. La démolition a été sévère de ce côté-là. Lors de la restauration de 1615, le montage a dû être rapide et peu soigné, la paroi ayant une fâcheuse tendance à se bomber. En effet, si la muraille nord a été réalisée dans le prolongement du chevet, la reconstruction du mur méridional ne s'est pas faite dans l'axe, mais avec une déviation de 2m environ, ce qui explique la curieuse sensation que l'on éprouve dans la nef, d'un décrochement. Entre les deux parties du mur méridional, l'ancienne et celle de 1615, un espace est resté libre, en biais, de 50 à 70 cm de large ; il a été comblé avec des pierres sans aucun ciment et peut se déceler sans peine. Ces défauts (en particulier la disposition en retrait de la paroi) ont sans doute été à l'origine de la fissure dans la voûte, et ont conduit à l'érection de l'arc boutant. Contre l'arc, on a percé la nouvelle porte.

Le problème de solidité n'a, de toute évidence, pas été résolu pour autant : sur des photos anciennes de l'arc, on voit nettement qu'il a dû être rehaussé, la pression exercée par la voûte restant trop importante pour un mur remonté à la hâte.



*L'arc-boutant et la porte actuelle, vus de l'est*



*Les deux assises de pierres de l'arc-boutant, bien perceptibles sur cette photo de 1961, prise du côté occidental*

©Ministère de la Culture

En 1863, une partie moderne est édifée, sous la forme d'une construction décrite par les experts des Monuments Historiques comme «médiocre et légère», et qui abrite le nouveau chœur, désormais inversé par rapport à l'ancienne église, ainsi que la sacristie. Là aussi, la transition est manifeste entre l'édifice ancien et le rajout.



*La partie la plus récente,  
à l'ouest, vue depuis le sud.*

Cette modification apportée au XIXe siècle a une conséquence importante sur la configuration du sanctuaire. Une tribune avec son escalier d'accès a été placée ensuite dans l'ancien chevet et, comme le nouveau chevet est moins élevé que la nef, on a pu percer un oculus au dessus de l'arc triomphal (une ouverture circulaire qui augmente la luminosité intérieure).



*L'oculus  
sur le mur  
occidental  
(vue de l'intérieur  
et de l'extérieur)*



*Sur la façade nord,  
le prolongement se traduit  
par un décrochement,  
qui correspond à la  
sacristie actuelle.*



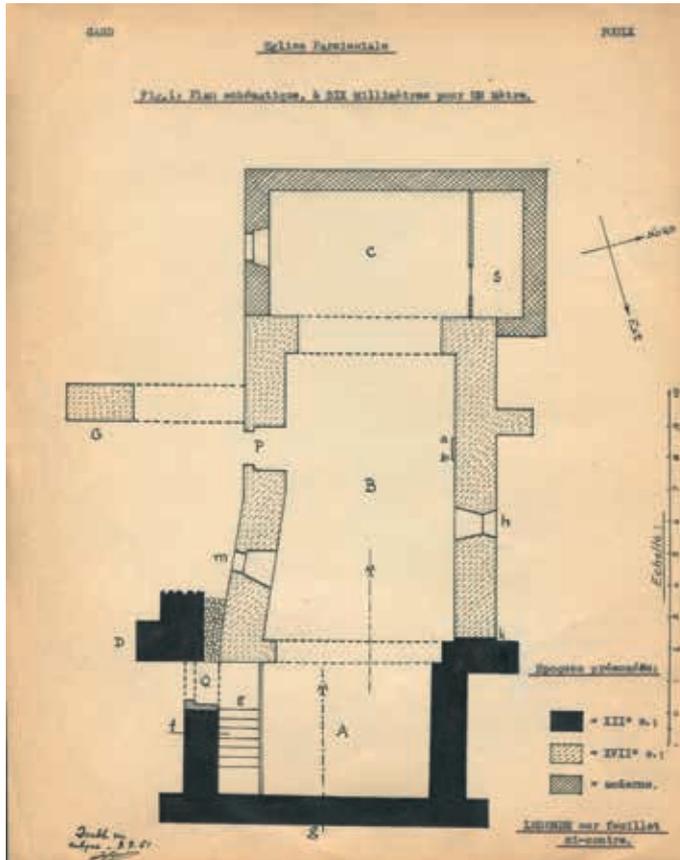
*L'intérieur de l'église,  
photographié  
depuis le chœur actuel,  
dans toute sa sobriété*



© Ministère de la Culture

Cette vue de la nef en 1961, prise dans la même direction que celle de la page de gauche, témoigne d'une époque qui appréciait la profusion des décors, en particulier des tableaux. La chaire est encore présente sur le côté.

Le plan joint au rapport de 1961 met en évidence les trois parties successives de la maçonnerie, qui correspondent aux trois phases de la construction. On peut y observer facilement le porte-à-faux du mur méridional (sur la gauche), qui dévie juste après la tour, en rétrécissant la nef : au niveau du contrefort, il est en retrait de presque deux mètres par rapport au mur initial, qui était dans l'alignement de la tourelle.



## ■ LÉGENDE DU PLAN

- A Ancien chevet roman
- B Nef
- C Nouveau chevet
- D Tourelle/contrefort
- E Escalier de la tribune
- G Pilier et arc-boutant
- P Porte ancienne
- Q Porte moderne
- S Sacristie
- f, g Fenêtres de la partie romane
- h, m Fenêtres de la partie de 1615
- ab Plaque de l'inscription de 1615

## POULX AUJOURD'HUI



*Les abords du village côté route d'Uzès*

## ■ ADMINISTRATION

Poulx fait partie de la région Languedoc-Roussillon, du département du Gard, de la sixième circonscription du Gard, de l'arrondissement de Nîmes, du canton de Marguerittes, de la Communauté d'agglomération de Nîmes Métropole.

Pour tout renseignement sur les démarches, pour les informations d'actualité, le site web de la Mairie de Poulx, [www.ville-poulx.fr](http://www.ville-poulx.fr)

## ■ LA VIE DU VILLAGE

La vie associative est active, animée par une trentaine d'organisations (état des lieux en juin 2015).

18 Associations culturelles :

Club «La Garrigue» (aînés), ACAP Commerçants et Artisans, Amicale du Personnel Communal, Atelier les Doigts de Fée (couture, patchwork), Alizarine (peintres), Atelier de Musique, Atelier Théâtre, AP2I-Atelier d'initiation à l'informatique, Chorale Aureto, Bibliothèque associative, Conseil Economique de la Paroisse, Donneurs de Sang, Impulsion, Parents d'Elèves (FCPE), Peintres des Capitelles, My Friend (cours d'anglais), Les Péquelets (assistantes maternelles), Jeunesse Poulxoise, l'Eveil Poulxois...

15 Associations sportives :

Afka Karaté, Aikido Poulx, Association Sportive Canine, Bleu Azur (Gymnastique, danse), Courir en Garrigue, Football Club, Football Club Vétérans, Judo Club, La Boul'xoise (boules), Rythmique Club Nîmes Métropole, Tennis Club Poulx Avenir, Société de Chasse, Team Poulx Trail, Yang Tse (Tai Chi Chuan), Poulx Randonnée Pédestre...

On peut noter quelques points forts : la course (deux grandes manifestations par an, les foulées de Poulx et le Beaver Trail), la peinture (plusieurs expositions, organisées par les deux associations ou la commune) et la musique.

Le forum des associations se tient traditionnellement début septembre. La fête votive qui se déroule le premier week-end de juillet pendant trois jours est un moment important de la vie communale : ouverte par la remise des clefs de la ville à la Jeunesse Poulxoise le jeudi soir, elle alterne pendant trois jours les manifestations taurines (abrivado, encierro) et les concerts.

Les commerces sont environ 25: une pharmacie, deux boulangeries, une boucherie, une supérette, trois vendeurs de pizza, deux bars, un restaurant, un bureau de tabac, trois coiffeuses, un salon de toilettage canin et quatre esthéticiennes. Deux auto-écoles, deux garages et une entreprise de taxis complètent le tableau. 24 artisans sont en activité en juin 2015.



*Tous les mercredis matin, un marché se tient à l'Espace Garrigue, nouveau centre vital du village.*

## DOCUMENTATION

Les sources consultées sont des documents des archives départementales, des ouvrages sur l'histoire du Gard et des communes avoisinantes, des entretiens avec des habitants qui gardent la mémoire du village, des numéros de *l'Eouze de Poulx*, ou des enquêtes réalisées (par M. Charles Bertrand, par ex.), dont on a pu se procurer les papiers dactylographiés. Ainsi, les nombreux renseignements sur les titulaires de la paroisse de Poulx proviennent d'un document rédigé pour l'histoire de l'église par M. Charles Bertrand, adjoint sous le mandat de M. Quiot.

### ORIGINE DES DONNÉES (STATISTIQUES ET CARTES) :

Statistiques de l'INSEE : Chiffres clés : Commune de Poulx (30206)  
[www.insee.fr](http://www.insee.fr) › Accueil › Bases de do... › Données loc... › Chiffres cl...

Cartes et photos de l'environnement :

*Diagnostic-Charte-paysagere-et-environnementale-des-garrigues-intercommunales-de-Nimes-Metropole-Fevrier-2011*

L'essentiel des précisions techniques concernant l'église provient du rapport de la commission qui a instruit la demande d'inscription de l'église Saint Michel de Poulx sur l'Inventaire Complémentaire des Monuments Historiques.

Ce document est accessible sur le site : [www.culture.gouv.fr/Wave/image/.../PA00103173\\_DOC.pdf](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/.../PA00103173_DOC.pdf)

Les images en noir et blanc qui sont tirées de ce rapport se trouvent maintenant à l'adresse :

[http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/memoire\\_fr](http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/memoire_fr)

Elles sont publiées avec l'autorisation de la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine.

La base Mémoire est un catalogue d'images fixes provenant de photographies, gravures, plans, dessins et autres documents graphiques provenant des services régionaux de l'Inventaire général du patrimoine culturel, des monuments historiques et de l'Archéologie et des archives photographiques de la Médiathèque du patrimoine.

Les autres photos sont de l'auteur. La confrontation des deux séries de clichés est volontaire, et permet de prendre la mesure de l'évolution des cinquante dernières années.

La photo aérienne de la couverture a été prise par M. Laurent Fontalba.

Les photos en couleurs ont été prises par l'auteur.

## QUELQUES ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Il n'existe pas sur Poulx de monographie, comme sur les villages voisins (*Si Cabrières m'était conté...* de Nicolas ALAIN, *Histoire de Marguerittes* de l'abbé René ANDRÉ, réédité par Lacour-Ollé en 2008).

S'il n'y a pas d'ouvrage consacré au village en tant que tel, on peut lire avec profit les deux livres suivants qui évoquent son environnement proche :

- *Le site de la Baume Saint Vérédème*, Jean-Bernard LIDON, La Mémoire de l'Accent, 1992
- *L'Appel de la Garrigue*, Gérard JOYON, 1989

Pour compléter et approfondir, des ouvrages historiques plus généraux :

- *Histoire du Languedoc*, sous la dir. de P. Wolff, Privat, 1990  
(L-R. Noguier, H. Gallet de Santerre, P. Wolff, E. Leroy-Ladurie, L. Dermigny, J. Sentou et R. Brunet)
- *Histoire des Ducs d'Uzès*, Lionel d'Albiousse, Paris, H. Champion, 1888 (réimpr. C. Lacour, Nîmes, 2002)
- *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes, avec des notes et les preuves, suivie de dissertations historiques et critiques sur ses antiquités et de diverses observations sur son histoire naturelle*, Léon MENARD, 7 vol., 1744-1758 (consultable sur le site «Gallica» de la Bnf), étude bien vieillie mais irremplaçable...
- *Nîmes la romaine*, Eric TEYSSIER, Nîmes, Alcide, 2014
- *Nouvelle histoire de Nîmes*, Collectif, Privat, coll. «Histoire des villes», 12 janvier 2006.
- *Nîmes cité protestante*, Raoul LHERMET, Chastanier-Bertrand, 1959
- *Préhistoire du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, M. LOUIS, Nîmes, 1948
- *Histoire de la Gaule*, Camille JULLIAN, 8 vol., 1908-1921, rééd. Hachette, Coll. Références, 1993, 1270 pages, et consultable sur le site Gallica.



Dossier réalisé en juin 2015  
pour la Mairie de Poulx  
par Armand Strubel,  
Professeur des Universités,  
Adjoint à la Culture.





*Une vue du vieux village depuis le nord-est, sur le rebord du plateau de Mandre, qui permet une vision d'ensemble de l'architecture de l'église : le chevet ancien à droite avec son clocheton, la tour flanquante, les deux contreforts nord, la sacristie en décrochement et l'accès extérieur à la tour par une échelle...*